ces hommes se réfugient-ils bientôt dans la littérature ou dans la science. Seulement, en quittant la lutte, ils perdent le droit de juger sévèrement ceux qui restent sur la brèche. J'ai l'air de me livrer à une digression. Il n'en est rien, j'espère. Il importe infiniment au sujet qui nous occupe de rappeler comme la poursuite du bien est chose complexe. C'est faute d'y songer qu'on incrimine si souvent les intentions alors que le désaccord sur les moyens à prendre suffit à tout expliquer. Un homme exige, contre toute chance de succès, ce qu'il juge le plus avantageux à l'Eglise. Il n'obtient rien. Il se retire en disant: *Liberavi animam meam*. Il est l'homme du catholicisme intégral et on lui fait une petite auréole. Un autre, non moins zélé catholique, demande, moyennant sacrifices, ce qu'il juge le maximum de bien possible; et il l'obtient. On lui marque au fer rouge sur le front l'épithète de "libéral" et il est classé. L'homme du prétendu catholicisme intégral dit: "J'ai fait mon devoir, je ne suis pas responsable des conséquences." Mais pardon, le devoir consiste précisément à prévoir les conséquences.

Il faut me hâter maintenant d'entrer un peu dans le vif de la question. Je regrette de ne pouvoir concéder au Père Lalande que l'esprit sectaire (toujours au sens convenu, parce que je trouve que ce mot *sectaire* est trop dur et dépasse la pensée.) n'apparaît dans les milieux catholiques que d'une manière fugitive et que personne n'en est coutumier. Voici d'abord pour le reconnaître un petit criterium clair à l'égal d'un signe matériel. Le journaliste sectaire a une sorte de goût morbide pour les querelles intestines entre catholiques et surtout dans le clergé. Alors que nous n'avons pas trop de toute notre activité pour repousser les pires ennemis de l'Eglise, alors qu'en certains pays les libertés catholiques les plus essentielles sont en péril, n'y aurait-il pas par hasard un pénible incident entre une communauté religieuse et un prélat? Vite, voilà le morceau affriolant qu'on sert avec le plus de complaisance. On part de deux principes qui ont le miroitement d'un beau paradoxe. Le premier est qu'une petite erreur chez un homme d'Eglise est pire qu'une grande erreur chez un adversaire déclaré. Le second est que plus une erreur est minuscule plus elle est dangereuse parce que la masse de vérité qui l'enveloppe lui fera faire son chemin.